

FOCUS

LA FONDATION CONDÉ ET SA PHARMACIE



**HISTOIRE DE
L'HÔPITAL CONDÉ
ET DE SA
COLLECTION
PHARMACEUTIQUE**

**VILLES
& PAYS
D'ART &
D'HISTOIRE**

La Fondation Condé, reconnue d'utilité publique, est une des plus anciennes fondations hospitalières de France. Son histoire remonte à 1646 et elle n'a jamais interrompu ses activités depuis le XVII^e siècle.

Installée à Chantilly en 1723, tour à tour charité, hôpital, hospice et centre gériatrique, elle a traversé les siècles en jouant un rôle de soin et d'éducation de premier plan dans la ville.

SOMMAIRE

3 HISTOIRE, DE LA CHARITÉ À LA FONDATION

- 3 La Charité de Vineuil
- 4 Zoom sur : Charlotte Marguerite de Montmorency
- 5 Zoom sur : saint Vincent de Paul et les Filles de la Charité
- 6 Les lettres patentes de Louis XIV
- 6 L'installation à Chantilly
- 8 La Révolution
- 9 Le renouveau
- 10 L'époque contemporaine
- 11 Zoom sur : un hôpital et deux chapelles
- 12 Zoom sur : l'évolution des bâtiments

14 UN TRÉSOR CACHÉ, LA PHARMACIE DU XVIII^e SIÈCLE

- 14 Des remèdes pour les pauvres malades
- 14 Une facture précieuse
- 16 Les origines de la commande
- 17 Sœur Petitjean, la sœur pharmacienne
- 18 Zoom sur : apothicaire et pharmacien
- 19 Remèdes et théories médicales au XVIII^e siècle
- 20 Zoom sur : formes des remèdes et abréviations
- 23 Zoom sur : la liste des remèdes de la pharmacie Condé



Représentation de sainte Louise de Marillac enseignant le catéchisme aux pauvres gens de la campagne. DR.

HISTOIRE, DE LA CHARITÉ À LA FONDATION

LA CHARITÉ DE VINEUIL

En 1646, la princesse de Condé, née **Charlotte de Montmorency**, fonde **une charité** à Vineuil, village voisin de son château de Chantilly¹.

Il s'agit d'une institution chargée de porter assistance aux nécessiteux, confiée à la congrégation des Filles de la Charité, fondée en 1633 par Monsieur Vincent, futur saint Vincent de Paul (1581-1660), et dirigée par Louise de Marillac, dite Mademoiselle Legras (1591-1660). La congrégation est constituée de sœurs séculières, presque toujours d'origine paysanne, qui renouvellent leurs vœux chaque année. Elles ne sont ni cloîtrées ni vouées à la prière. Elles ont une triple mission : soigner gratuitement les malades, secourir les pauvres par des dons en nature, faire l'école aux filles. Elles portent le costume sombre des paysannes de l'époque pour se mêler à la population dont elles s'occupent. Après la Révolution, ce costume deviendra leur uniforme distinctif.

Deux Filles de la Charité s'installent donc au cœur du Domaine des Condé, dans une modeste maison (située dans l'actuelle rue des sœurs à Vineuil) pour s'occuper des « pauvres malades ».

À sa mort, en 1650, la princesse de Condé lègue une rente annuelle de 1 000 livres à la charité pour qu'elle puisse perdurer. Mais les temps sont difficiles et la reine **Anne d'Autriche**, mère de Louis XIV, ouvre plusieurs fois sa bourse pour secourir l'établissement aux abois. À son tour en 1686, **le Grand Condé** (1621-1686), fils de la princesse de Condé, lègue à la charité une somme de 10 000 livres... qui ne sera effectivement versée que 32 ans plus tard pour des raisons qui restent obscures. Quand de grands personnages sont invités au château de Chantilly, il n'est pas rare qu'ils se montrent généreux. C'est ainsi que Louis XIV, en 1698, fait don de 8 louis d'or.

1 À l'époque Chantilly n'est qu'un ensemble de hameaux sans existence officielle. La paroisse de Chantilly ne sera fondée qu'en 1692.



Charlotte de Montmorency, princesse de Condé (1594-1650), portrait anonyme du XVIII^e siècle, conservé dans la chapelle Saint-Laurent
© Fondation Condé.

Charlotte de Montmorency, princesse de Condé, gravure de Pierre Daret (1610-1675). La princesse est ici représentée en tenue de veuve (après 1646).



ZOOM >>> CHARLOTTE DE MONTMORENCY, PRINCESSE DE CONDÉ (1594-1650)

Née Charlotte Marguerite de Montmorency, elle appartient à une riche et puissante lignée. C'est la petite-fille du connétable Anne de Montmorency, proche conseiller de François 1^{er}.

Une vie mouvementée...

À 16 ans, cette éblouissante jeune fille séduit Henri IV malgré elle. À en croire les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, le vieux roi est « blessé au cœur » en l'apercevant dans un ballet. Il use de son pouvoir pour la marier à son neveu, le prince de Condé escomptant un mari complaisant. Mais, s'il n'est guère amoureux de la belle Charlotte, le prince ne transige pas avec l'honneur. Il enlève sa propre épouse et fuit à l'étranger avec elle pour la soustraire aux avances du roi. Henri IV est assassiné un an plus tard et le couple revient en France. L'innocente séductrice a échappé au « Vert galant » mais sa vie n'en sera pas pour autant plus calme car les Condé sont des rebelles : trahison de son époux envers la reine Marie de Médicis et emprisonnement à Vincennes en 1617, exécution de son frère Henri II

de Montmorency en 1632, arrestation de ses enfants les princes de Condé, de Conti et la duchesse de Longueville pour leur participation à la Fronde des princes en 1650.

... mais un personnage aux facettes fascinantes et bien en cour.

C'est une grande dame, fière de son rang, qui est liée d'amitié avec la reine Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII. Elle est l'une des marraines de Louis XIV. C'est une mondaine qui tient un salon où jeux littéraires, conversations spirituelles et colportage de cancans font bon ménage. C'est une femme déçue par son mari qui s'amuse avec élégance dans les bals et les fêtes et qui a même pour chevalier servant attiré un cardinal ! Mais Madame la Princesse, comme on l'appelle, est également une âme charitable qui visite régulièrement les Carmélites du Faubourg Saint-Jacques et qui entend l'appel de Monsieur Vincent...

ZOOM >>> MONSIEUR VINCENT ET LES FILLES DE LA CHARITÉ

Vincent de Paul naît en 1581 dans les Landes, dans une famille de paysans modestes. Il est ordonné prêtre en 1600.

L'un des aspects les plus remarquables de son action fut sa capacité à établir des relations étroites avec la noblesse du XVII^e siècle pour mettre leur pouvoir et leurs ressources au service des plus démunis.

Aumônier de la reine Marguerite de France (1553-1615) en 1608, il sera ensuite le confesseur de la reine Anne d'Autriche (1601-1666). En 1613, il entre au service de la maison de Gondy, en tant que précepteur puis aumônier. Avec Emmanuel de Gondy, général des galères de France, et son épouse qui multiplie les œuvres charitables en Picardie, il prend conscience de la misère extrême des populations urbaines et rurales et décide de consacrer sa vie au service des plus démunis : les mendiants, les forçats, les enfants abandonnés, les vieillards et les malades. Il joue alors un rôle de médiateur entre deux mondes : il interpelle la conscience chrétienne des nobles et les engage concrètement dans des œuvres de charité.



En 1617, il fonde les Confréries de la Charité, regroupant principalement des dames de la noblesse et de la bourgeoisie, chargées d'organiser l'aide matérielle aux pauvres et aux malades. Vincent leur enseigne que la charité ne doit pas être un simple geste ponctuel, mais un engagement structuré et durable. Dans les années 1630, les provinces sont épuisées par les famines, les conscriptions et les impôts. Vincent de Paul se porte au secours des plus faibles et crée des lieux d'accueil pour les malades et les enfants trouvés. **En 1633, avec Louise de Marillac, il fonde la Compagnie des Filles de la Charité,** regroupant des jeunes femmes d'origine modeste venues servir les pauvres aux côtés des « Dames ». Contrairement aux ordres religieux traditionnels, les Filles de la Charité ne sont pas cloîtrées : elles vivent au milieu du peuple, dans les rues, les hôpitaux et les maisons des pauvres. Vincent résume leur vocation par une formule célèbre : « *Leur monastère sera la maison des malades, leur cloître les rues de la ville.* » La France entière se couvre alors d'un vaste réseau de « charités » avec l'appui de la noblesse, qui finance hôpitaux, orphelinats et missions.

Jusqu'à sa mort en 1660, saint Vincent de Paul continue d'influencer la noblesse, le clergé et même le pouvoir royal, tout en restant profondément attaché aux plus pauvres. Il est canonisé par le pape Clément XII, le 16 juin 1737.

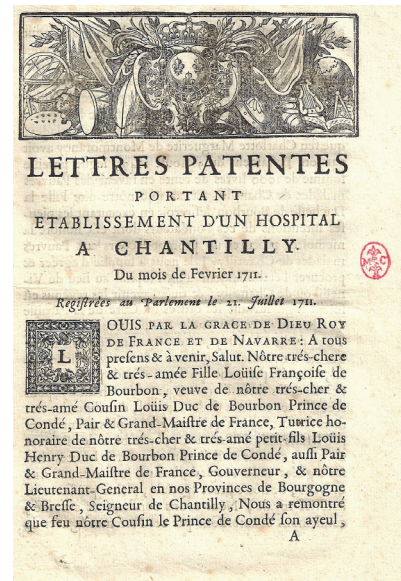
Statue de saint Vincent de Paul chapelle Saint-Vincent,
© Fondation Condé.



Détail du vitrail de saint Vincent de Paul, atelier Roussel - Beauvais, galerie supérieure du chœur de l'église Notre-Dame de l'Assomption, Chantilly, 1891 © M. Savart. On reconnaît au centre saint Vincent de Paul et à droite les sœurs et leur célèbre cornette. Sur le fronton du bâtiment, on lit CHARITAS.



Portrait de Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé par Robert Nanteuil, XVII^e siècle. Source Gallica.bnf.fr



Lettres patentes de Louis XIV, 1711
© Chantilly, archives et bibliothèque du musée Condé.

À la fin du siècle, l'établissement accueille une troisième Fille. Pourtant, son existence est précaire car la rente annuelle est modeste et les dons aléatoires. Un nouveau bienfaiteur va transformer le destin de la petite charité.

En 1709, le prince **Henri-Jules de Bourbon-Condé** (1643-1709), petit-fils de la princesse, lègue 1 000 livres de rente et une somme de 12 000 livres pour « augmenter l'édifice ». Il vaut la peine de signaler que ce geste salvateur vient d'un homme que les *Mémoires* de Saint-Simon décrivent comme un odieux personnage (« Fils dénaturé, cruel père, mari terrible, maître détestable, pernicieux voisin, sans amitié, sans amis, incapable d'en avoir, jaloux, soupçonneux, inquiet sans relâche, plein de manèges et d'artifices... »). Le mémorialiste ajoute même que c'est un « fol » car « on disait tout bas qu'il y avait des temps où tantôt il se croyait chien, tantôt quelque autre bête, dont il imitait les façons. »

LES LETTRES PATENTES DE LOUIS XIV

En 1711, Louis XIV, par lettres patentes², consacre ce legs et les précédents et, en soulignant « les pieuses intentions » de la fondatrice, autorise l'installation d'un hôpital à Chantilly³. Cet acte exonère de toute taxe ou impôt la charité des princes de Condé. C'est la reconnaissance officielle de l'hôpital de Chantilly qui deviendra la Fondation Condé.

L'INSTALLATION À CHANTILLY

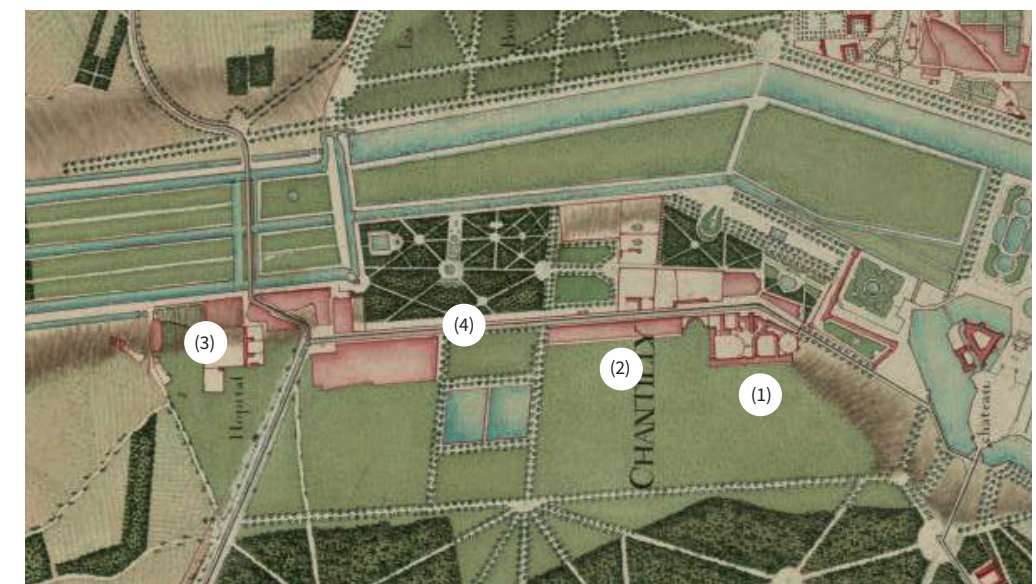
Dès l'année suivante, **Anne de Bavière, princesse de Condé**, suivant le testament de feu son époux Henri-Jules de Bourbon-Condé, **ordonne le début des travaux sur un terrain acheté au lieu-dit des Fontaines**, à l'ouest de Chantilly. C'est l'emplacement où se trouve depuis lors la Fondation Condé. Le bâtiment central est une grande salle en longueur qui contient 12 lits pour les « incurables » (c'est l'expression de l'époque pour désigner les personnes âgées).

² Acte du roi, enregistré par le Parlement, qui accorde un privilège à un corps ou à un particulier.

³ Petite bourgade désormais en pleine expansion.



Plan de Chantilly vers 1700 © Chantilly, archives et bibliothèque du musée Condé, CP_CHA_B_002_08. On aperçoit en haut à droite du plan, le village de Vineuil (1), où réside encore la Charité ; et complètement à gauche, le hameau des Fontaines (2) qui sera bientôt acquis par les Condé pour y construire le nouvel hôpital. La ville de Chantilly est pour le moment presque inexistante, hormis quelques maisons autour de l'église (3) à proximité du château.



Plan de Chantilly vers 1740, Atlas de Trudaine pour la Généralité de Paris, Source Gallica.bnf.fr
La ville de Chantilly est en pleine expansion avec les Grandes Écuries (1) et les maisons des officiers (2). Le nouvel hôpital apparaît à l'ouest (3) à l'extrémité de la Grande Rue, actuelle rue du Connétable (4).



Carte du Jeu de cavagnole, 1776, musée Condé, Chantilly © RMN-Grand Palais (Domaine de Chantilly) R.-G. Ojeda et T. Ollivier. En bas à droite, l'hôpital est représenté avec les autres monuments importants du domaine de Chantilly : l'église, le jeu de paume, le réservoir, et l'hôtel des juridictions (hôtel de Beauvais).

Une aile en retour abrite la cuisine et les logements des sœurs. Deux pavillons sont ajoutés pour accueillir l'apothicaire, la buanderie et des chambres destinées aux malades. On renonce, faute de moyens, à une seconde aile en retour, prévue sur les plans. La construction va durer de longues années, en raison de difficultés financières, et l'hôpital de Chantilly ouvre ses portes fin 1723. Précédé d'une place et formant le point de fuite de la Grande Rue (actuelle rue du Connétable), il est **intégré dans le plan d'embellissement de Chantilly voulu par le prince Louis-Henri de Bourbon-Condé** (1692-1740), bâtisseur des Grandes Écuries et véritable fondateur de la ville de Chantilly. À la fin des années 1720, le bâtiment est agrandi, le nombre de lit augmente et on accueille un chirurgien.

En 1736, Louis XV délivre de nouvelles lettres patentes. Elles accordent des droits de direction et d'administration au prince de Condé et à ses successeurs mais elles précisent que l'institution n'est pas une propriété personnelle de la famille. Elles stipulent également que l'hôpital accueillera principalement les « incurables ». On les appellera ensuite les « cadets ». La vocation gériatrique de la Fondation Condé s'affirme déjà.

Pour procurer à l'établissement une assise financière solide, le prince Louis-Henri de Bourbon-Condé fait don de terres agricoles et de forêts en Bourgogne. Les fermages, les ventes de bois et les droits de chasse **rapportent des revenus réguliers** qui vont s'accroître tout au long du siècle. Le montant des ressources triple de 1736 à 1789. Cette prospérité, alliée à une gestion rigoureuse, permet à l'hôpital de Chantilly d'augmenter régulièrement sa capacité d'accueil. En 1737, on compte 17 incurables, 10 lits destinés aux malades, 6 lits réservés aux gens de la maison du prince. Cinquante ans plus tard, on compte 28 incurables, 20 lits destinés aux malades, 13 lits réservés à des soldats. Parallèlement, les Filles de la Charité passent de 8 à 10.

À la veille de la Révolution, **le prince Louis-Joseph de Bourbon-Condé (1736-1818) ajoute deux ailes à l'établissement.** Elles sont construites sous la direction de Leroy, l'architecte des Condé, de 1784 à 1786. Pour financer ces travaux, un prêt de 60 000 livres (soit deux fois les revenus annuels de l'établissement à cette époque) est contracté.

LA RÉVOLUTION

Alors que tout semblait annoncer une expansion tranquille et continue, la Révolution va menacer de ruine, ou peu s'en faut, un siècle et demi d'efforts. Le prince de Condé émigre dès juillet 1789



École des filles de l'hospice Condé années 1910 © collection privée / Lamouche.



La crèche de l'hospice Condé au début du XX^e siècle © Fondation Condé.

et le principal administrateur le suit bientôt. Tour à tour, le chirurgien, le chapelain et enfin les Filles de la Charité sont chassés par la « volonté populaire ». L'établissement perd sa direction, son administration, son personnel soignant... et ses revenus car les fermages de Bourgogne ne sont plus payés suite à un litige lié à la suppression des droits féodaux. La municipalité de Chantilly prend en charge l'administration de **l'hospice civil du canton de Chantilly** (c'est sa nouvelle dénomination) qui continue de remplir sa mission dans une situation matérielle très difficile. La subsistance journalière devient un défi. On fait des emprunts, on réduit les dépenses, on supprime des lits, on vend le cheval, on envisage même de vendre les objets du culte... On verra, au plus fort de l'envol du prix des denrées, des « incurables » mendier de la nourriture dans les rues de Chantilly.

LE RENOUVEAU

Passé Thermidor (juillet 1794-octobre 1795), les tensions s'apaisent. Un accord est trouvé avec le fermier de Bourgogne et l'argent rentre à nouveau. L'hospice recommence peu à peu à fonctionner normalement. En 1795, pour la première fois depuis 6 ans, l'établissement accueille deux nouveaux « cadets ». À partir de 1800, la situation financière est de nouveau saine. Pendant l'Empire, le nombre des « incurables » augmente. L'hospice redouble d'activités charitables en accueillant des enfants abandonnés et en ouvrant une salle pour les femmes en couches.

À la Restauration, Louis XVIII, par **une ordonnance royale de 1815, confirme les lettres patentes de 1711 et 1736**, abolies par la Révolution. Cette reconnaissance légale, toujours valide aujourd'hui, correspond à une reconnaissance d'utilité publique. Louis-Joseph de Bourbon-Condé, revenu d'un exil qui a duré 26 ans, retrouve la direction de l'établissement qu'il réorganise. Dès l'année suivante, les Filles de la Charité reviennent, après une absence de 24 ans.

En 1830, Louis-Joseph de Bourbon-Condé meurt sans héritier. Il a désigné Henri d'Orléans, duc d'Aumale (1822-1897) comme légataire universel. Le cinquième fils du roi Louis-Philippe n'a que 8 ans ; c'est sa mère, **la reine Marie-Amélie**, qui dirige l'établissement. Elle le réorganise et l'agrandit. Très attentive au sort des enfants pauvres, **elle installe un orphelinat** et un **ouvroir** (atelier réservé aux ouvrages de couture). On lui doit aussi la construction de **la chapelle Saint-Vincent**.

La révolution de 1848 force les Orléans à l'exil. L'hospice Condé, qui n'est pas un bien personnel de la famille, continue sa mission avec un autre directeur. Le duc d'Aumale ne revient qu'en 1875. Il reprend la direction de l'établissement et se monte très actif. Sous son impulsion, **la mission éducative de la Fondation Condé va prendre une ampleur inégalée.**



Soldats convalescents, 1914-1918, hôpital Condé © collection privée / Lamouche. Au premier rang on reconnaît les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul à leur cornette blanche et, au centre, la duchesse de Chartres, bienfaitrice de l'hôpital.



Le dortoir de l'hospice Condé dans les années 1960 © Fondation Condé.

Dans les dernières décennies du XIX^e siècle, environ 350 enfants pauvres, garçons et filles, sont scolarisés par l'hospice Condé. Paradoxe : voici un hospice qui, dans la journée, compte trois fois plus d'enfants que de « vieillards » (terme usité à l'époque) ! Les classes commencent à la maternelle et vont jusqu'au niveau du certificat d'études. Chose rare à cette époque : on encourage les filles douées à obtenir ce diplôme.

L'hospice Condé est alors une ruche qui réunit chaque jour près de 500 personnes, dans une ville qui ne compte que 4 200 habitants. Le rôle social de l'établissement est considérable. L'hospice accueille même à partir de 1875 une **crèche** de 30 berceaux pour les mères indigentes qui doivent travailler.

Le duc d'Aumale meurt sans plus d'héritier direct en 1897. Conformément à sa volonté, la haute tutelle de l'établissement est confiée à une société civile présidée par le chef de la Famille d'Orléans.

En 1912, l'établissement doit mettre fin à la mission d'enseignement qu'il exerce depuis 1646. Une nouvelle réglementation décrète en effet que les établissements hospitaliers ne sont plus autorisés qu'à enseigner la médecine.

L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

D'août 1914 à octobre 1919, l'hôpital Condé est mis en partie à la disposition du **service de santé des armées** tout en assurant sa mission première ainsi que l'accueil de réfugiés. Les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul accueillent **5 248 soldats en 5 ans**.

À partir de 1918, l'établissement se spécialise définitivement et exclusivement au service des personnes âgées. C'est le début d'une période difficile : les bâtiments deviennent vétustes et la situation financière est préoccupante car les terres de Bourgogne rapportent de moins en moins.

À partir de 1949, Henri d'Orléans, comte de Paris (1908-1999) se consacre à l'hospice Condé dont il a la haute tutelle. Il entreprend un immense **programme de réorganisation et de modernisation**. Dans les années 1960, il prend la décision d'abandonner les bâtiments d'origine, inadaptés et inadaptables aux exigences modernes, et de construire une structure neuve sur le terrain que possède l'hospice Condé à l'arrière de la parcelle. Faute de vocations, les Filles de la Charité disparaissent de la Fondation Condé en 1968.

Deux nouveaux bâtiments sont ensuite édifiés : une maison de retraite et une maison médicalisée. Le vénérable hospice devient **le Centre gériatrique Condé, un établissement à la pointe du progrès**. Il accueille aujourd'hui 200 résidents et patients pris en charge par une équipe médicale et paramédicale de 150 soignants.



Chapelle Saint-Laurent © Fondation Condé.



Chapelle Saint-Vincent-de-Paul © Fondation Condé.

ZOOM >>> UN HÔPITAL ET DEUX CHAPELLES

La chapelle Saint-Laurent

Construite en 1534 sur la Pelouse, non loin du château et de l'actuel Jeu de Paume, la chapelle Saint-Laurent faisait partie d'un ensemble de 7 chapelles édifiées par Anne de Montmorency et support d'un pèlerinage équivalent à celui de Rome en terme d'indulgences. Elle est détruite vers 1724 lors de la construction des Grandes Écuries.

Lors du transfert de la Charité de Vineuil à Chantilly, une chapelle est construite en 1736 dans l'enceinte du tout nouvel hôpital et reprend cette dédicace à Saint-Laurent.

Elle sert de lieu de culte pour les résidents et les sœurs. À la fin des années 1830, elle est désaffectée et désacralisée et sert alors de buanderie avant d'être abandonnée.

La chapelle connaît un renouveau lorsqu'en 1981, à l'occasion de grands travaux, elle est déplacée de quelques dizaines mètres et trouve sa place actuelle au sein des bâtiments contemporains. Elle devient alors le lieu de conservation et de présentation de la pharmacie Condé (voir pages suivantes).

La chapelle Saint-Vincent-de-Paul

Parfois appelée grande chapelle pour la distinguer de Saint-Laurent, la chapelle Saint-Vincent-de-Paul est construite en 1836-1837 par l'architecte Victor Dubois à la demande de la reine Marie-Amélie, qui dirige alors l'établissement au nom de son fils le duc d'Aumale.

Vouée à saint Vincent, l'inspirateur de la Charité, elle se trouve au centre de l'édifice, au milieu de la façade principale. Simple et dépouillée, elle présente un beau plafond à caissons ornés de rosaces à feuilles d'acanthos, typique de l'architecture néoclassique. En 1920, une statue de la Vierge est érigée sur le faîte de la chapelle en reconnaissance de sa protection accordée à la ville lors du passage de l'armée allemande en septembre 1914. La légende locale raconte que, pendant la destruction de Senlis, des cadets auraient vu la Vierge apparaître au-dessus de la chapelle, protéger d'une main Chantilly et de l'autre repousser les Allemands...

La Fondation a entrepris la restauration des cloches (2015), de la statue de la Vierge (2018) et de l'intérieur de la chapelle (2025).

ZOOM >>>
ÉVOLUTION DES BÂTIMENTS

Les bâtiments qui ont abrité l'hôpital de 1723 aux années 1960 existent toujours : l'édifice d'origine construit de 1712 à 1723, les ailes ajoutées en 1784-1786 et les différents agrandissements du XIX^e siècle marquent le fond de la place Omer-Vallon. Mais depuis 1984, ils sont loués avec un bail emphytéotique à l'OPAC de l'Oise et transformés en logements sociaux.

Aujourd'hui, la Fondation assure ses missions gériatriques dans des bâtiments contemporains construits à l'arrière des édifices d'origine.

Le mur et le portail qui délimitaient l'établissement jusqu'aux années 1970 ont été remplacés par une grille.



Ancien portail de l'hôpital Condé
avant sa démolition
© Fondation Condé.



Place de l'hospice Condé (aujourd'hui place Omer-Vallon) circa 1910
© collection Humbert.

Au fond de la place, le bâtiment principal est encore séparé de la place par son mur et son portail de pierre.

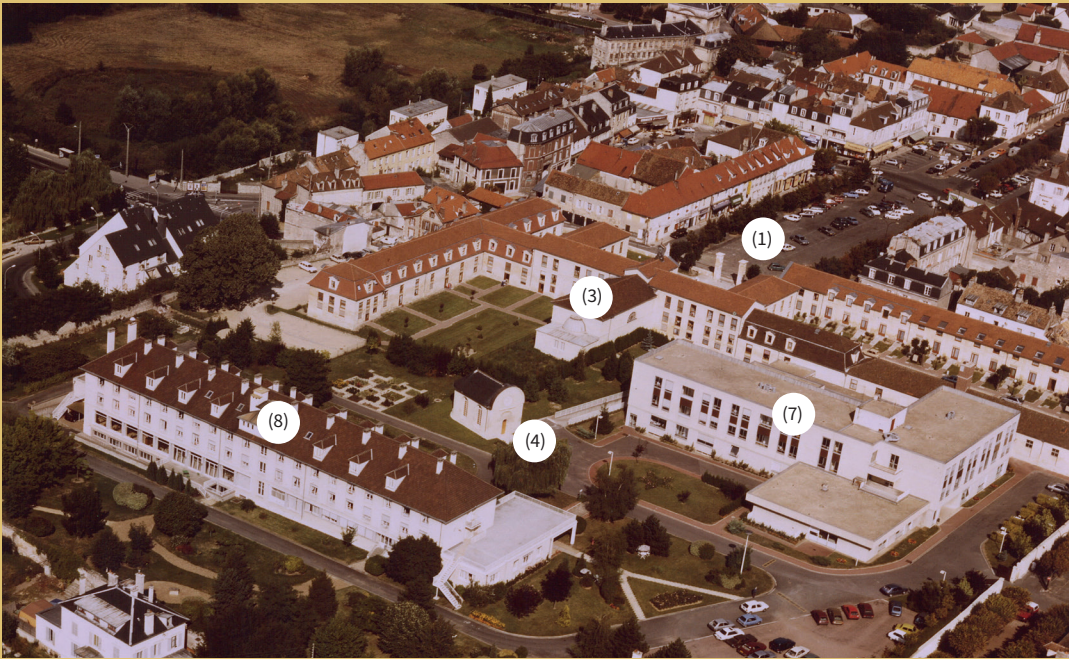
Cour arrière et jardin de l'hôpital, circa 1950
© Fondation Condé.

Au centre du bâtiment, on remarque le chevet de la chapelle Saint-Vincent-de-Paul.



Photos aériennes, vers 1960 (ci-dessus) et en 1981 (ci-dessous) © Fondation Condé.

Ces vues montrent l'évolution des bâtiments sur l'ensemble de la parcelle occupée par la Fondation Condé. En 1960, les bâtiments originels se déploient entre la place Omer-Vallon (1) et les jardins et potagers à l'arrière de la parcelle (2). La chapelle Saint-Vincent-de-Paul (3) est imbriquée au centre du bâtiment central et la chapelle Saint-Laurent (4) est encore dans le prolongement de l'aile sud du bâtiment (5). En 1981, l'aile sud et les constructions annexes (6) ont disparu, la chapelle Saint-Laurent (4) est déplacée au milieu du parc, deux nouveaux bâtiments - Marillac (7) et Montmorency (8) - se déploient à la place des anciens jardins.





La pharmacie
Condé

Urnes
pharmaceutiques
contenant de
l'œillet
et de la sauge
© Office de
tourisme Chantilly
Senlis.

UN TRÉSOR CACHÉ, LA PHARMACIE DU XVIII^E SIÈCLE

Riche de cette histoire de plusieurs siècles, la fondation Condé est dépositaire d'un patrimoine composé de monuments, de documents d'archives et d'objets de toutes natures. Le joyau de cet héritage réside dans **une collection de 119 pots à pharmacie du XVIII^e siècle**, aujourd'hui présentée dans la chapelle Saint-Laurent. **Classé monument historique depuis 1975**, cet ensemble est exceptionnel par son volume, par la beauté de sa décoration polychrome et par les informations pharmaceutiques qu'il nous transmet.

DES REMÈDES POUR LES PAUVRES MALADES

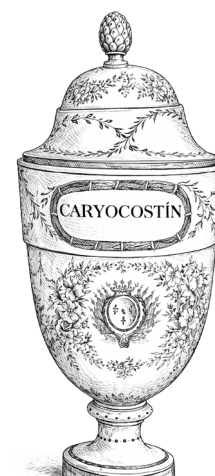
Pour soigner les « pauvres malades », les Filles de la Charité puis sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ont plusieurs cordes à leur arc : avant tout elles nourrissent et mettent au chaud mais quand le besoin s'en fait sentir elles soignent, pansent les plaies et distribuent des remèdes. Elles doivent donc posséder une pharmacie, même rudimentaire. La première mention d'utilisation de produits pharmaceutiques à la Charité date de 1648, soit

deux ans après sa fondation, dans une lettre adressée par Louise de Marillac aux Filles de Vineuil. Elle leur annonce l'envoi de « pilules souveraines pour le flux de ventre », d'« huile violant » et d'« l'huile rosat ». Dans les années 1690, les registres de comptes mentionnent les réparations de l'apothicaire ainsi que l'achat « d'eau-de-vie et drogues extraordinaires pour les plaies considérables ». Après le déménagement de la Charité à Chantilly, les documents font état d'une apothicaire située près des cuisines de l'hôpital.

De ces pots, contenants et salles de pharmacie originels, il ne reste rien. Mais la Fondation Condé possède encore un ensemble de pots à pharmacie acheté juste avant la Révolution, et la facture correspondante, source d'informations précieuses.

UNE FACTURE PRÉCIEUSE

En 1786, le prince Louis-Joseph de Bourbon-Condé passe commande auprès du marchand Bazin, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris, d'un ensemble de 123 pots pharmaceutiques



Vase à thériaque



Cassolette ou souprière



Urne



Urne épaulée

pour l'hôpital de Chantilly. La facture, désormais conservée aux archives départementales de l'Oise, datée du 29 avril 1786, nous donne de nombreuses indications sur cet ensemble :

- Le nombre de pots achetés : *8 grands vases pharmaceutiques, 12 vases en forme de cassolettes, 37 vases de 11 pouces de haut et 66 vases de deux formes différentes de 13 pouces de haut,*
- leur matière : *en faïence fine,*
- leur décor : *peinte à la guirlande de fleurs, avec des inscriptions encadrées de médaillons de laurier vert et bleu et aux armoiries,*
- et enfin leur prix : une somme totale de 3981 livres.

La collection se compose de quatre formes de vases dont les plus impressionnants sont les huit vases dits « **vases à thériaque** ». Traditionnellement, ces pots étaient destinés aux quatre grandes compositions galéniques (électuaires composés de nombreuses substances) : **La thériaque, le mithridate, la confection d'Alkermès et la confection d'Hyacinthe**, potions que l'on trouve d'ailleurs à Chantilly. Ces « vases monstres » se distinguaient par leur hauteur et leur volume et servaient à « monstrier » à tous que la pharmacie était bien fournie.

Les 12 **cassolettes**, sorte de souprières, conservaient les baumes (préparation à application cutanée, antalgique ou anti-inflammatoire), généralement

coûteux et renommés. Plus petites mais plus nombreuses, 103 **urnes simples** (de forme ovoïde) ou **épaulées** (avec un décrochement entre le ventre du pot et le couvercle) contenaient des remèdes simples.

Les pots sont en **faïence**, recouverte d'un émail à base d'étain qui lui donne un aspect blanc et brillant. Si au fil des siècles, les remèdes ont été conservés dans des contenants en bois, argile, ivoire, verre, étain, plomb, grès... à partir du XVII^e et véritablement au XVIII^e siècle, la faïence s'impose « à cause de sa beauté et de sa netteté ». Désormais fabriquée en France, elle est aussi beaucoup plus abordable.

La décoration, commune à tous les pots, est formée de **guirlandes de fleurs et de feuilles** soutenues par des nœuds, laissant place sur la face du pot au **blason des Condé**, flanqué de faisceaux et de drapeaux. Les bouquets sont peints en carmin, bleu, vert et jaune et cernés d'un trait noir. Un **cartouche** composé de feuilles de laurier vert et bleu porte le nom du remède contenu dans le pot. Chaque pot est muni d'un couvercle avec un **bouton vert en forme d'artichaut**. Il s'agit d'un décor d'une grande finesse qui donne son unité à la collection.



Détail du ventre d'un pot
représentant les guirlandes
de fleurs polychromes et le
blason des princes de Condé
© Office de tourisme
Chantilly Senlis.

Ces pots, non signés, ont longtemps été attribués à la manufacture de Sceaux. Dans les années 1980, par comparaison avec des vases de l'hôpital Beaujon conservés au musée de l'Assistance publique, la série de Chantilly a été attribuée à la **fabrique Ollivier**, rue de la Roquette à Paris, connue, entre autres, pour ses vases d'apothicaire.

Jusqu'au XVII^e siècle, les pots ne portent pas d'inscription mais plutôt des étiquettes manuscrites. Elles permettent de modifier les contenus en fonction des besoins et de conserver les pots plus longtemps. Avec l'utilisation de la faïence, les apothicaires vont passer commande de vases marqués. On retrouve ainsi souvent, comme à Chantilly, un cartouche sur le ventre du pot portant **le nom du remède peint à la main**, avec l'utilisation fréquente d'**abréviations** et parfois des fautes d'orthographe dues à l'inattention ou l'ignorance de l'artiste ! Ici, les inscriptions ne sont pas en latin mais **en français** comme très souvent dans les pharmacies hospitalières. À Chantilly, la personnalisation des vases va plus loin, avec la représentation, sur la panse du vase, des armoiries des princes de Condé. Si les vases sont fabriqués à la chaîne, le nom du remède et le blason du commanditaire sont définis à la commande, rajoutés par une seconde main puis fixés par une dernière cuisson.

LES ORIGINES DE LA COMMANDE

Pourquoi acheter un si grand nombre de pots en une seule fois ? En 1786, l'hôpital vient d'être agrandi. Dans le *Règlement général concernant le régime et l'administration de l'hôpital de Chantilly* édité le 8 octobre 1787 (conservé dans les archives du musée Condé), le Prince de Condé décide que : *l'agrandissement de l'hôpital exigeant plus de soin intérieur que par le passé ; nous avons jugé utile d'y établir une pharmacie, dans laquelle on trouvera les drogues simples et composées, nécessaires à la consommation de cette maison*. Il faut donc équiper cette nouvelle salle, plus grande, plus « professionnelle ».

Cet achat constitue **une dépense considérable** : près de 4 000 livres. À la fin du XVIII^e siècle, un domestique nourri, logé, blanchi, gagne 50 livres par an. La commande des 123 pots peut donc être incluse dans les nombreuses **dépenses somptuaires** des princes de Condé, toujours prompts à montrer leur richesse, leur pouvoir et ici leur charité et leur prodigalité même pour les plus pauvres de leur domaine.



Étagère des urnes
© Office de tourisme
Chantilly Senlis.

SŒUR PETITJEAN, LA SŒUR PHARMACIENNE

Le Règlement général [...] de l'hôpital de Chantilly nous permet de comprendre comment fonctionnait la pharmacie juste avant la Révolution.

Elle est placée sous la responsabilité d'une sœur pharmacienne : Sœur Petitjean en 1787, seule autorisée à accéder aux remèdes. Elle tient les registres des dépenses et recettes et de distribution aux pauvres malades de la maison. Elle est aussi garante de l'entretien du jardin botanique et de la culture des plantes médicinales.

Mais attention, les religieuses n'ont pas accès à la maîtrise de pharmacie. Leur travail se limite donc à la **gestion administrative et quotidienne**. Elles ne peuvent travailler que sous les ordres d'un apothicaire, d'un médecin ou d'un chirurgien. À Chantilly, Sœur Petitjean est « **encadrée** » par le **chirurgien de l'établissement**, qui prescrit les remèdes **et par Elie Borie, pharmacien des princes de Condé**, qui assure de régulières visites d'inspection. La grande majorité des remèdes, surtout les composés, est achetée auprès de pharmaciens parisiens reconnus pour leur sérieux. Seuls les simples sont, pour certaines, issus du jardin de l'hôpital.

« Les sœurs des salles feront un relevé des médicaments ordonnés par le chirurgien, qu'elles remettront à la sœur pharmacienne, cette dernière leur délivrera elle-même les médicaments ; défendons expressément que tout autre que ladite sœur se mêle de la pharmacie, si ce n'est le cas où elle serait absente et alors, du consentement de la Supérieure, elle commettra quelqu'un pour la suppléer. »

Article 21 du *Règlement général [...] de l'hôpital de Chantilly*.



Les Sœurs de la Charité travaillent à l'apothicaire, gravure du XVIII^e siècle dans *La Cacomonade*, histoire politique et morale, du Docteur Pangloss. DR.

Formées de manière empirique, les sœurs pharmaciennes finissent toutefois par acquérir de **solides connaissances et une relative autonomie** selon les situations. Nombreuses sont celles qui maîtrisent l'art des décoctions, des distillations, des onguents, des infusions, des sirops...

Conscients de l'importance de cette pharmacie, tant en nombre qu'en qualité de remèdes, les princes de Condé ont voulu l'ouvrir au public de Chantilly où apparemment *on ne trouve que des médicaments trop vieux ou de mauvaise qualité, et d'autant plus dangereux qu'ils sont entre les mains de gens qui n'en connaissent pas la valeur* (Le Règlement général...). Elle le restera jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Zoom >>> Apothicaire

apothékê en grec / *Apotheca* en latin signifiant « magasin », « réserve ».

Terme apparu dès le VI^e siècle dans les communautés religieuses pour qualifier la personne en charge de la préparation et de la distribution des médicaments : le moine *apothecarius*. Il conservait ces remèdes dans sa réserve appelée *apothikon* en grec. Le mot francisé apparaît au XIII^e siècle dans le livre des métiers d'Etienne Boileau au moment où les médecins laissent les opérations aux chirurgiens et la préparation des remèdes aux apothicaires. Ils intègrent la communauté des épiciers. Leur communauté fonctionne comme toutes les autres : apprentissage du latin, du grec, des tours de main pour la fabrication des remèdes auprès d'un maître, compagnonnage, examen de maîtrise, etc... En parallèle les herboristes, les barbiers, les parfumeurs, les chirurgiens, les marchands ambulants (charlatans)... commercialisent aussi certains remèdes.

Zoom >>> Pharmacien

pharmakôn signifiant en grec aussi bien « remède », « drogue », « philtre » que « poison » ou « venin ».

Si le mot pharmacien est déjà utilisé au XVII^e siècle, c'est au XVIII^e siècle que le terme prend un sens officiel. En 1777, la déclaration du roi [Louis XVI] portant règlement pour les professions de pharmacie et de l'épicerie décrète que la pharmacie exige *des études et des connaissances approfondies, qu'il est utile d'encourager une classe de nos sujets à s'en préoccuper uniquement, pour parvenir à porter cette science au degré de perfection dont elle est susceptible*. Le collège de pharmacie est créé, des cours publics sont institués et seuls les maîtres en pharmacie diplômés sont désormais autorisés à préparer et délivrer les médicaments.



L'Homme anatomique, ou Homme zodiacal, enluminure réalisée par les Frères de Limbourg vers 1411, in *Les Très Riches Heures du duc de Berry* © Chantilly, musée Condé. Chaque coin de l'enluminure porte des inscriptions latines décrivant les propriétés de chaque signe du zodiaque selon les quatre complexions (chaud, froid, sec ou humide) et les quatre tempéraments (colérique, mélancolique, sanguin et flegmatique) de la théorie des humeurs.



REMÈDES ET THÉORIES MÉDICALES AU XVIII^e SIÈCLE

Cette collection présente un grand intérêt pour la connaissance de la pharmacopée de l'Ancien Régime. En observant les cartouches portant le nom des remèdes, on constate qu'ils sont répartis en trois grandes catégories selon trois origines :

- végétale (**angélique, safran, basilic, rose, romarin, cigüe, sauge, genévrier, bourrache, gentiane...**),
- minérale (**fer, plomb, soufre...**)
- animale (**corne de cerf, poudre de cloporte, blanc de baleine, yeux d'écrevisse, poudre de vipère, corail...**).

Certains sont des simples, médecines à base d'un seul composant, le plus généralement une plante ; d'autres sont des remèdes composés de plusieurs éléments comme par exemple les électuaires. Certains remèdes sont nommés selon leur origine (**baume du Pérou ou de La Mecque, dictame de Crète, serpenteaire de Virginie...**) ou selon leur fonction (**poudre cordiale, poudre astringente, farine résolutive, sel sédatif...**).

La préparation des médicaments répond à plusieurs grandes théories, parfois contradictoires, fantaisistes, teintées de superstitions ou de magie pour certaines.

La doctrine dominante est la **théorie hippocratogalénique**. Basée sur les écrits et les travaux d'Hippocrate (vers 460 av. J.-C. - vers 377 av. J.-C.) et de Galien (129 - vers 201/216), elle établit que la santé du corps humain repose sur un **équilibre entre quatre humeurs** : le sang, le phlegme, la bile et l'atrabile. La maladie est le résultat de la viciation ou de l'excès d'une de ces humeurs, provoquant un déséquilibre. Pour s'en débarrasser, deux remèdes : la saignée par les chirurgiens ou la purgation par ingestion d'un remède apportant les propriétés opposées et donc rétablissant l'équilibre. La purgation était alors favorisée par l'administration d'un remède sudorifique (qui provoque la sudation), diurétique (élimination par les urines), émétique (vomitif)...

Une autre théorie traverse la pharmacie : la **iatrochimie**, théorisée par Paracelse (1493-1541) farouche détracteur de la théorie des humeurs. Selon lui, le corps humain fonctionne comme un laboratoire chimique qui doit être soigné par les sels, les métaux et les minéraux. Si la iatrochimie initie le développement de la chimie pharmaceutique, elle est toutefois régulièrement décriée à cause d'accidents liés à des surdosages de métaux toxiques (querelle de l'antimoine), voire à des empoisonnements volontaires (querelle des poisons). La iatrochimie



Zoom >>> Formes des remèdes et abréviations

Autrefois, on utilisait les mots **drogues** (du hollandais *trook*, “sec” qui va désigner les plantes séchées), **remèdes** (du lat. *remedium*, de *re*, et *mederi*, “guérir”) et plus rarement **médicament** (du latin *medicamentum*, “remède, drogue”, dérivé de *medicus*, “médecin”).

La pharmacie Condé nous donne un bel exemple des nombreuses formes que pouvaient prendre les remèdes autrefois. Beaucoup sont indiqués sous forme abrégée comme **pil.** pour **pilule**, **cons.** pour **conserve** (médicament de consistance molle composé de végétaux et de sucre), **conf.** pour **confection** (médicament composé d'un certain nombre de poudres généralement végétales et de sirop ou de miel), **pou.** pour **poudre**, **gom.** pour **gomme**, **ong.** pour **onguent**, **ext.** pour **extrait**.

On trouve aussi des **cérats** (médicament externe à base de cire et d'huile), des **résines**, des **baumes** (huile naturelle d'un arbre), des **opiat**s (mélange à consistance mole à base d'opium), des **sels** (substance solide cristallisée obtenue le plus souvent par une réaction entre un acide et une base) et des **tartres** (substance saline concrète, issue du vin).



Table de préparation pharmaceutique du XIX^e siècle, couverte d'un plateau en marbre du XVII^e siècle © Fondation Condé.

subsiste cependant notamment quand il n'y a pas d'autre alternative. À Chantilly, on trouve par exemple de l'**extrait de saturne** (plomb), de l'**opiate mesentérique** (mercure), du **tartre émétique** (antimoine), du **sel de mars** (sulfate de fer)...

La **théorie des signatures** considère que toute analogie de forme ou de couleur entre des plantes ou des animaux et une partie du corps malade ou un symptôme de maladie est l'indice d'un possible remède. Ainsi la noix viendra à bout des maux de tête, l'artichaut de la jaunisse et la fougère des douleurs lombaires. Les **pilules de cynoglosse**, plante dont le nom signifie langue de chien, sont prescrites en cas de morsure... de chien.

La **théorie de la polypharmacie** repose sur l'idée que plus un médicament contient de substances différentes, plus son spectre d'action est large et plus il est efficace. On parle alors d'électuaire, remède composé de plusieurs dizaines d'ingrédients mis à fermenter dans une base de miel ou de sirop. La pharmacie Condé propose les plus célèbres : la **Thériaque** et le **Mithridate**.

Le Mithridate est un antipoison nommé ainsi à Rome au I^{er} siècle en référence au roi du Pont (Asie Mineure) Mithridate Eupator (132-63 av. J.-C.), adversaire de Rome et véritable tyran qui ingéra toute sa vie quotidiennement une dose infime de poison pour se prémunir de toute tentative d'empoisonnement. Il comprend 46 composants.



Collection de 20 pots en faïence de Lunéville © ville de Chantilly.
Au XIX^e siècle, le duc d'Aumale ajoute à la collection 37 pots plus simples mais rappelant la forme et le décor des précédents. Rappelons qu'au XIX^e siècle, la pharmacie est encore ouverte au public.



La Thériaque, remède incontournable de toute pharmacie digne de ce nom est, elle aussi, à l'origine un antipoison inventé par Andromaque, le médecin de Néron, à partir du Mithridate mais en portant le nombre de composants à plus de 80 en y ajoutant de la vipère, des simples et de l'opium. La thériaque fut beaucoup utilisée en temps de peste et devint une panacée universelle.

La **théorie du saisissement** quant à elle considère que l'aspect répugnant du remède fera fuir la maladie par effet de répulsion. La **poudre de cloporte** et la **poudre de vipère** sont à ranger dans cette catégorie ainsi que la **poudre de guttete** qui contient de la poudre de crâne humain.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les pharmacies voient arriver **des drogues d'Amérique**. Certaines comme le **bois de Gaïac** viennent remplacer le mercure dans le traitement de la syphilis, le **baume du Pérou** est utilisé pour ses propriétés antiseptiques et anti-inflammatoires. Le plus connu de tous est assurément le **quinquina**, qui fut la plus grande découverte thérapeutique du XVII^e siècle pour ses propriétés fébrifuge mais qui fut longtemps rejeté par la médecine officielle car elle ne correspondait pas à la théorie des humeurs !

La Fondation Condé possède avec cet ensemble de pots un témoignage précieux sur la pratique de la pharmacie au XVIII^e siècle. On le constate, celle-ci repose essentiellement sur la phytothérapie, la plus ancienne des médecines et sur les 4 compositions galéniques, panacées incontournables de toutes bonnes pharmacies. Mais on trouve aussi à Chantilly des drogues étrangères venues des quatre coins du monde, et progressivement intégrées à partir du XVII^e siècle. Une telle pharmacie aux remèdes nombreux et variés, d'usage à la fois externe et interne devait demander une grande rigueur de gestion reposant sur la sœur pharmacienne.

Notons, pour conclure, la miraculeuse conservation de cette collection dans sa quasi totalité, malgré les troubles de la Révolution française, l'occupation prussienne de 1870, l'installation de l'hôpital militaire pendant la Première Guerre mondiale, les bombardements de 1945 et le déménagement de 1981.



Bibliographie

Sur la Fondation, ses mécènes et son histoire

- DAVAL, Nicole, *Tricentenaire de l'hospice Condé*, brochure de l'ASCE, 2011.
- MÜLLER, Eugène, *Historique de l'hospice Condé*, Senlis, 1913.
- PAGNEZ, Gérard, « Accueillir, soigner, soulager, l'hospitalisation des civils à l'Hospice Condé de Chantilly au XIX^e siècle », *Les Cahiers de Chantilly*, n°9, 2016.
- PILLORGET, René et Suzanne, *France baroque, France classique 1589-1715*. (I. Récit ; II. Dictionnaire).
- SAINT-SIMON, Louis, duc de, *Mémoires*
- TALLEMENT DES RÉAUX, Gédéon, *Historiettes*.

Sur la pharmacie

- Sous la direction d'Yvan BROHARD *Une histoire de la pharmacie – Remèdes, onguents, poisons*, Université Paris Descartes, éditions de la Martinière, 2012
- LAFONT, Olivier, *Dictionnaire d'histoire de la pharmacie : Des origines à la fin du XIX^e siècle*, Pharmathème, 2007.

Zoom >>>

Liste des remèdes de la pharmacie Condé respectant l'orthographe et les abréviations

Remèdes d'origine végétale

BAUME D'ARCOEUS
BAUME DE LA MEC
BAUME DE PUCATEL
BAUME DE TOLU
BAUME DU CANADA
BAUME DU PEROU
BAUME NERVAL
BAUME VULNÉRAIRE
CACHOU
CARYOCOSTIN
CASSE CUITE
CATHOLICUM DOUBLE
CÉRAT DE GALIEN
CONF. D'HYACINTHE
CONF. HAMECH
CONS. D'ABSINTHE
CONS. D'ACHE
CONS. D'ANGÉLIQUE
CONS. D'AUNÉE
CONS. DE COCHLÉARIA
CONS. DE ROMARIN
CONS. DE ROSES
CONS. DE SAUGE
CONS. D'ŒILLET
CORALINE DE CORSE
DIASCORDIUM
DICTAME DE CRÊTE
DOMPTE VENIN DU LEVANT
EXT. D'ABSINTHE
EXT. D'ALOËS
EXT. D'AUNÉE
EXT. DE BOURACHE
EXT. DE CIGUË
EXT. DE FUMETERRE
EXT. DE GENIEVRE
EXT. DE GENTIANE
EXT. DE PETITE.CENT
EXT. DE SAFRAN
EXT. D'OPIOM
FARINES RÉSOLUTIVES
GOM ADRAGANTHE
GOM AMMONIAQUES

GOM. ARABIQUE
GOM. ELEM
GRAINE DE LIN
GUAYAC
JALAP
KARABÉ
LENITIF FIN
LES TROIS SANTAUX
MIRRHE
ONG. BASILICUM
ONG. D'ALTHEA
ONG. POPULÉUM
OPOPONAX
PIL BALSAMIQUES
PIL DE CYNOGLOSSE
PIL DE STARKËY
PIL. ANGÉLIQUES
POU. CORDIALE
POU. D'ARUM COMPOSÉE
POU. HYDRAGOGUE
POU. D'OIG. DE SCYLLE
QUINQUINA
RES. DE JALAP
RÉSINE DE CUAYAC
RHUBARBE
SAFFRAN
SAGAPENOM
SCAMMONÉE
SEMENCES FROIDES
SENNÉ
SERPENTAIRE DE VIRGINIE
SQUINE

Remèdes d'origine minérale

ALKALI MARIN
ALUN
BORAX
CERAT DE SATURNE
CRÈME DE TARTRE
NITRE
ONG. DE TUTHIE
POU. ÅSTRINGENTE
POU. CORNACHINE

POUDRE TEMP. DE STAAHL
SEL AMER
SEL CÉDATIF
SEL D'ABSINTHE
SEL DE GLAUBERT
SEL DE MARS
SEL DE SATURNE
SEL DE SEIGNETTE
SEL VÉGÉTAL
SOUFRE LAVÉ
TARTRE VITRIOLE

Remèdes d'origine animale

CONF. ALKERMES
CORAIL PRÉPARÉ
CORNE DE SERF PRÉPARÉE
POU. DE VIPÈRES
POUDRE DE CLOPORTES
YEUX D'ÉCREVISSES

Remèdes composés

DIAPRUN SOLUTIF
EXT. D'ÉLIXIR DE PROPRIÉTÉ
MITHRIDATE
ONG. DE LA MERE
ONG. MARTIATUM
ONG. NUTRITUM
OPIAT MEZENTERIQUE
OPIATE DE SALOMON
PIL. ANTIPASMODIQUE
PIL. CÉPHALIQUES
PIL. DE MORTHON
PIL. DE SAVON
PIL. FONDANTES
PIL. ÅSTRINGENTES
PIL. DE FULLER
POU. DE GUTTETTE
POU. VERMIFUGE
SEL SÉDATIF
THÉRIAQUE

« L'AGRANDISSEMENT DE L'HÔPITAL EXIGEANT PLUS DE SOIN INTÉRIEUR QUE PAR LE PASSÉ ; NOUS AVONS JUGÉ UTILE D'Y ÉTABLIR UNE PHARMACIE, DANS LAQUELLE ON TROUVERA LES DROGUES SIMPLES ET COMPOSÉES, NÉCESSAIRES À LA CONSOMMATION DE CETTE MAISON. »

Règlement général concernant le régime et administration de l'hôpital de Chantilly du 8 octobre 1787.

Chantilly appartient au réseau national des Villes et Pays d'art et d'histoire

Le ministère de la Culture et de la Communication, direction générale des patrimoines, attribue l'appellation « Villes et Pays d'art et d'histoire » aux collectivités locales qui animent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides-conférenciers, celle des animateurs de l'architecture et du patrimoine ainsi que la qualité des actions menées. Des vestiges archéologiques à l'architecture contemporaine, les Villes et Pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité. Aujourd'hui, un réseau de plus de 200 Villes et Pays d'art et d'histoire vous offre son savoir-faire sur toute la France.

Dans les Hauts-de-France, les villes de Beauvais, Boulogne-sur-Mer, Calais, Cambrai, Chantilly, Laon, Lille, Noyon, Roubaix, Saint-Quentin, Soissons et Tourcoing et les pays d'Amiens Métropole, Lens-Liévin, Ponthieu-Baie de Somme, Saint-Omer, Santerre Haute-Somme et Senlis à Ermenonville bénéficient de l'appellation « Villes et Pays d'art et d'histoire ».

Service d'animation du patrimoine

Mairie de Chantilly
11 avenue du Maréchal Joffre
Tél : 03 44 62 42 08
s.gillois@ville-chantilly.fr
Projets pédagogiques
m.labbe@ville-chantilly.fr

Pour tout renseignement Chantilly - Senlis Tourisme

73 rue du Connétable
Tél. : 03 44 67 37 37
www.chantilly-senlis-tourisme.com
com.accueil@chantilly-senlis-tourisme.com

Si vous êtes en groupe

Chantilly, Ville d'Art et d'Histoire, vous propose des visites toute l'année sur réservation auprès de l'Office de Tourisme.